

### Les exils de Boris Schreiber

Bien qu'il habite Paris, Boris Schreiber ne fait pas partie des milieux littéraires, ce qui explique son isolement psychologique et, en somme, son originalité foncière. Indifférent aux modes, il poursuit une œuvre douloureuse et très intériorisée, dont il n'est pas certain qu'on ait évalué, à leurs justes proportions, les mérites. Son douzième roman, « le Tournesol déchiré »<sup>(1)</sup> est tout aussi haletant, coriace et impitoyable que les autres. On a gardé des deux premiers, « le Droit d'asile » et « Les heures qui restent », parus à la fin des années cinquante, le souvenir d'un être pris dans les tourmentes du siècle, dont il partage les horreurs, les révoltes et les mea culpa. Dans une deuxième phase, « la Rencontre des absents », en 1962, avec plus de sérénité, pose un principe : nous sommes tous différents de ce que nous sommes, la vie spirituelle rendant la vie quotidienne pleine d'interrogations sans issue. Puis vient une longue série de romans, qu'on peut placer sous une seule étiquette, à supposer que cela ne les dénature pas : la poursuite vaine de l'absolu. La plupart, dont « la Descente au berceau », en 1984, mettent en scène des personnages qui vont chercher au loin, jusqu'aux antipodes, une hypothétique réponse à cette question : qui suis-je ? On y découvre aussi une manière de mysticisme du refus. Chemin faisant, les uns et les autres perdent leurs illusions ou s'enfoncent en elles.

Le chef d'œuvre de Boris Schreiber, dru, bref, inévitable et tout d'ivresse, est « la Traversée du dimanche », paru en 1987. Un homme perclus de complexes et de culpabilités diverses, dont un grand nombre sont imaginaires, veut rendre visite à sa mère, dans une institution. Il lui suffit de traverser la ville : il en fait un chemin de croix, en multipliant les obstacles, les méandres et les supplices. Il s'arrange pour arriver trop tard : aucune confrontation n'aura lieu ; l'amour comme la haine demeureront à l'état de velléité. Se perdre et se priver de l'exécutoire de la parole sont des constantes chez Boris Schreiber. Il y a deux ans, il a entrepris de rédiger son autobiographie, avec un livre comminatoire, haineux par moments, et plein de pages attendrissantes : « le Lait de la nuit ». Est-on toujours la victime de sa solitude ou de sa famille ? Ou les liens intimes sont-ils des moyens de protection ou des instruments qui annoncent la potence ? La révolte n'était pas toujours maîtrisée, et il y avait là des colères qui allaient jusqu'à pénaliser le lecteur. On en sortait secoué, mais en cours de route, on pouvait se dire que les mises en demeure de l'auteur étaient un tant soit peu racoleuses.

Il y a infiniment plus de mesure et de mélancolie communicative dans « le Tournesol déchiré », le deuxième volet de cette confession romancée, qu'on devine fidèle à une mémoire précise et méticuleuse. L'enfance et l'adolescence donnent mille aspects de l'exil perpétuel. Une famille juive russe cherche le salut, ce qui signifie, outre le déracinement, les persécutions et les malheurs divers, une singulière adaptabilité. Les valises sont toujours prêtes et les âmes préparées au pire. Le long voyage commence, de Russie en Occident. Les étapes de cette pérégrination s'appellent Riga, Berlin, Anvers, Paris. Ce n'est pas un paradis qu'on a perdu ; à Riga rien n'était facile, et les discriminations s'accompagnaient de mille humiliations, aggravées par une sorte de devoir : se plaindre sans cesse. Le père a la tête sur les épaules, ce qui ne suffit pas toujours pour assurer le pain quotidien. Il finira par réussir. La mère est plus slave dans ses réactions : il y a toujours un soupir de trop dans sa poitrine. Les émotions aussi sont un poids lourd, trop lourd à porter. L'enfant, lui, est gâté : on lui prédit trop tôt un talent colossal et des dons que, peut-être, il n'aura pas : c'est une manière de le culpabiliser et de trop exiger de lui. Quant au reste de la famille, ce sont des criaileries, des discussions, des rêves. De quoi décourager un garçon de bonne volonté : mais non, il y trouvera un ciment supplémentaire.

La solidarité à toute épreuve : telle est l'impression majeure qu'on retire de ce livre poignant, remuant, grave, où l'ironie tempère les exaspérations. On pleure, on rit, on meurt, on survit : la

---

<sup>1</sup> « Le Tournesol déchiré », de Boris Schreiber. François Bourin. 318 pages. 110 F.

promiscuité constitue une vertu puissante. Boris Schreiber le veut ainsi : il ne tient nullement à se libérer de la tribu. Le « je » ou le « moi », il les remplace par un pluriel. Il ne dit pas « ma mère » ou « sa mère » : il dit « leur mère ». Il se scinde en deux, trois ou dix. C'est ainsi qu'il se protège. D'habitude les grands écorchés éloignent d'eux les êtres les plus chers et les comparses secondaires. Boris Schreiber les fait revivre. Ils finiront bien par témoigner en sa faveur. L'exil des incompris – et qui tiennent à le rester – est hanté de fantômes. Ce microcosme est tout de vie et parfois de splendides remous.

Alain BOSQUET